

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 10 (1865)
Heft: 22

Artikel: Le bataillon de Neuchâtel pendant l'empire : souvenirs d'histoire nationale [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-330610>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE BATAILLON DE NEUCHÂTEL PENDANT L'EMPIRE.

SOUVENIRS D'HISTOIRE NATIONALE.

(Suite.)

Sans cesse en mouvement dans les provinces du Nord, des provinces basques au royaume de Léon, le bataillon Berthier se signale à Medina-del-Campo, puis à Pampelune, où après un combat de plusieurs heures, il met en fuite un des corps de Mina commandé par lui-même, et lui enlève cent cinquante ânes chargés de vin, de blé et d'autres provisions. — Ces prises très difficiles étaient toujours récompensées, et amenaient momentanément un certain bien-être dans la vie du soldat. Quelque temps plus tard, dans les environs de Bilbao, avec le concours de la compagnie d'artillerie, il surprend et enlève un convoi de 300 ânes, chargés de blés destinés aux guérillas de Mina. Mr F. de Perrot est décoré après cette affaire; — à Medina, après un combat contre un parti d'*insurgés* (c'est ainsi que les historiens français ont appelé les défenseurs de la nationalité espagnole), le bataillon rentra dans ses quartiers avec douze prisonniers, grands, beaux et robustes jeunes gens, nous a raconté un des acteurs de cette affaire; il furent conduits à Salamanque, où le bataillon de Neuchâtel eut l'ordre de les fusiller (26 février 1811). Tristes représailles d'une guerre injuste.

Les rapports officiels adressés au Conseil d'Etat de la Principauté sur la conduite du bataillon sont assez rares. Nous en trouvons un très détaillé daté de Valladolid le 4 mars 1811, envoyé par M. de Lespérut; nous le transcrivons ici en entier :

« Nous venons d'obtenir plusieurs avantages dont le plus marquant est dû à une colonne commandée par M. le vicomte de Gorgier, capitaine dans le bataillon de Neuchâtel.

« Le général Thiébault, voyant que la bande de Julian se portait sur Ledenna, envoie aussitôt à sa poursuite M. de Gorgier à la tête de 300 fantassins et de 60 cavaliers.

« L'ennemi, à cette approche, fait ses dispositions pour profiter de l'avantage de son terrain et prendre position avec des forces quadruples. M. de Gorgier dispose son attaque et marche au pas de charge. L'ennemi vient charger avec son premier échelon; il est culbuté. M. de Gorgier le charge à son tour à la baïonnette et le met dans une déroute complète après lui avoir tué ou blessé plus de la moitié de sa troupe.

« Quelques prisonniers et une grande quantité d'armes abandonnées pendant la fuite sont en outre les résultats de cette journée que l'inégalité des forces rend encore plus honorable pour les troupes de Neuchâtel. La perte que nous avons éprouvée est peu considérable. S. M. a bien voulu accorder cinq décorations de la légion d'honneur pour les officiers, sous-officiers et soldats du bataillon de Neuchâtel

qui, dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres qui ont précédé, s'est montré aussi brave que discipliné. »

Les combats se multiplient, et le bataillon qui a maintenant son histoire et sa réputation de bravoure, la maintient jusqu'à la fin de cette malheureuse campagne. A Samoras, il rencontre Mina dans une forte position avec près de 600 hommes de cavalerie. — Mina sait ce que vaut *cette troupe jaune*; après une lutte qu'il juge à propos de ne pas continuer longtemps, il est débusqué et bat rapidement en retraite vers la montagne en laissant 20 morts; les *Pasidos* ramènent 15 prisonniers et 20 mulets chargés de vin. Près de Benavente (royaume de Léon), où le 30 décembre 1808, le général Lefèvre-Desnouettes avait été battu par le général anglais Moore, le bataillon de Neuchâtel occupait un village où il passa la nuit du 20 au 21 mars 1811 avec la compagnie d'artillerie attachée à ce bataillon. Mais Mina arriva et prit position autour de nos troupes avec 300 cavaliers et 200 fantassins. Le bataillon ne dort pas, on bivouaqua de part et d'autre. Mina avait une revanche à prendre, on le comprenait bien; aussi à l'aube du jour, l'attaque fut-elle violente, et le bataillon seul n'eût pas tenu devant un ennemi aussi redoutable sans la présence de la compagnie d'artillerie qui décida l'affaire en mitraillant l'ennemi, qui se retira après avoir essuyé de grandes pertes en hommes et en chevaux. Neuf prisonniers, dont un lieutenant de Mina, furent fusillés à Salamanque. — Monsieur de Gorgier se distingua encore dans cette affaire de Benavente, où il commandait les troupes neuchâteloises. — Le bataillon se trouvait rarement au complet, décimé qu'il était par des pertes qu'il éprouvait continuellement et les maladies, et ses compagnies étaient souvent détachées de côtés et d'autres, selon les besoins; le commandement supérieur passait ainsi souvent d'un chef à un autre.

A Bivisqua, le bataillon rencontra un parti de guérillas qui, après avoir échangé quelques coups de fusils, prirent la fuite et attirèrent nos soldats à leur poursuite. Enhardis par ce succès, ils se jetèrent à corps perdu sur le village où les fuyards semblaient vouloir chercher un refuge, mais arrivés à portée de fusils, ils furent reçus par la fusillade de près de 500 hommes embusqués dans les maisons et dans les enclos; l'effet fut terrible, le bataillon plia, il eût pu sans honte battre en retraite contre une force incalculable par la position qu'elle occupait, et attendre un renfort, mais *bons soldats*, comme disaient les rapports, fiers et courageux, ne laissant jamais faillir la jeune réputation de leur corps, ils poussent l'attaque avec fureur, le sang coule de toutes parts, le bataillon est entouré par des guérillas qui débordent des ailes de leur position. Mais l'artillerie décide encore

ici l'affaire, elle met 50 hommes hors de combat. Le feu cesse sur un point, l'ennemi abandonne sa position où les *Pasidos* se précipitent furieux, ils y trouvent un butin et des provisions considérables. *Bons soldats, a-t-on dit, mais voleurs et pillards.* — Le pain, le vin, la viande, sont la proie du bataillon, et c'est justice. — Les vivres sont de bonne qualité, il n'y a pas de poison à redouter, tout est chargé pour la marche sur des mulets et des ânes qui restent au pouvoir des vainqueurs.

Boire et manger une fois *son saoul* de temps en temps, telles sont les faibles compensations de cette longue lutte.

Mais pendant ce temps, les guérillas avaient repris le chemin de la montagne et emmenaient avec eux prisonniers 20 soldats du bataillon et un caporal (Roy, de Bôle). Toute poursuite était impossible, et cependant chacun sait ce qui les attend, — c'est la mort, souvent précédée de tortures ; c'est avec cette émotion qui gagne les cœurs les plus durs et qui mouille les yeux les plus secs, que le bataillon voit disparaître ses frères d'armes emmenés par l'ennemi.

Chose étrange et heureuse dont nous ignorons la cause, les Espagnols ne fusillèrent pas les prisonniers neuchâtelois, — ils furent expédiés en Angleterre.

M. de Varnery commandait en chef à l'affaire de Bivisqua le 3 avril 1811.

Aguerri, comme nous l'avons dit, à la guerre de montagne, le bataillon Berthier a trouvé sa place et son application réelle dans cette guerre. La lettre du maréchal Bessières, duc d'Istrie, au maréchal Marmont en fait foi.

« Valladolid, 18 mai 1811.

« Vous me faites connaître par votre lettre que vous avez l'intention de faire bientôt un mouvement. Il m'est impossible d'envoyer des troupes à Salamanque. Je suis même forcé de retenir un bataillon destiné pour l'armée du Midi. L'ennemi a fait un mouvement par Ponferrada par le Val de Buron sur le général Bonnet. Toute cette partie de la Montana est en insurrection. Les habitants ont abandonné leurs villages. J'y ai envoyé les seules troupes que j'avais disponibles. Vous connaissez la situation des autres provinces, elle est aussi peu satisfaisante. Je vous prie au contraire de faire occuper les postes de Babila, Fuente et de Canda-la-Piedra pour que je puisse disposer du bataillon de Neuchâtel, pour l'envoyer en colonne mobile contre les bandes, etc. »

L'armée de Portugal, sous le commandement de Masséna, après avoir lutté dans la suprême mesure de ses forces, décimée, exténuée, était arrivée à un degré de découragement et de mécontentement, dont on n'a nulle idée, et gardait difficilement sa position défensive. L'idée de se maintenir dans le Portugal ne venait à l'esprit ni de Masséna ni de Ney. Marmont dans ses mémoires analysant les ordres

de l'empereur à l'armée de Portugal, s'écrie : « Mais tout cela est « insensé, tout cela a le cachet d'un plan de campagne fait dans un « accès de fièvre chaude. »

Masséna commence au mois de mars 1811 sa retraite sur l'Espagne en passant par Pombal, Redinha, Miranda, Ponte-Marcella, Guarda, Sabugal et Alfayates.

Retraite pénible, embarrassée de 13 à 15 mille ânes et mulets, chargés de blessés et de bagages, avec une artillerie réduite à 10 pièces de canon à la fin de la campagne, des équipages détruits et une cavalerie démontée ou composée de chevaux exténués, dans un pays ravagé, où les maraudeurs eux-mêmes ne trouvaient plus rien, avec Wellington et l'armée anglo-portugaise victorieuse sur ses derrières.

Le bataillon de Neuchâtel avait fait partie de l'arrière-garde de l'armée de Masséna pendant la période de la retraite. — Vers la fin de mars l'armée française avait mis la Coa, un des affluents du Duero entre elles et l'ennemi et s'étendait de Sabugal jusque près d'Almeida. Alfayates était aussi occupé. — Après trois jours, pendant lesquels l'armée française tint ces positions, une colonne de Wellington se porta sur Sabugal, une autre colonne se mit en observation en face du même corps et disposa son attaque pendant deux jours. Masséna ordonna la concentration des forces sur Sabugal.

Le 3 avril, le deuxième corps fut attaqué au matin par une force formidable qui, d'un côté, avait pris position des hauteurs qui dominent Sabugal, et de l'autre avait passé le Coa à gué. — Le général Reynier commandait ce deuxième corps et allait être acculé à la Coa entre le feu des Anglais et celui des Portugais; comprenant la position désespérée dans laquelle il se trouvait, il fit marcher l'infanterie à la baïonnette et charger plusieurs fois la cavalerie. — Ce combat fut des plus meurtriers, l'armée française perdit 1400 hommes. — Le bataillon commandé par M. de Bosset, perdit près de 50 hommes dans l'espace d'un quart d'heure.

L'armée opéra sa retraite en présence de l'ennemi et se retira vers Almeida et Ciudad-Rodrigo; mais découragée et ruinée elle n'avait plus foi en ses chefs, le mot « trahison des officiers » fut prononcé dans le bataillon de Neuchâtel.

Il va sans dire que nous ne citons ce mot que pour prouver le découragement d'une troupe aguerrie et qui avait fait ses preuves.

Les environs d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo avaient été ruinés par les armées, il était impossible d'y séjourner longtemps. — L'armée de Masséna passa donc en Espagne sur Salamanque et Lamora. L'armée anglo-portugaise repassa du côté de Coïmbre. Masséna eut

un moment l'espoir de débloquer Almeida et de tenir dans Ciudad-Rodrigo, mais il fallut y renoncer. Le 11 mai la retraite était terminée, elle coûtait près de 30 mille hommes morts ou faits prisonniers. Marmont avait remplacé Masséna les premiers jours de mai.

L'armée anglo-portugaise avait mis le siège devant Badajos, mais se retira le 11 juin. — Le maréchal Soult, qui était venu au secours de cette place, retourna en Andalousie pour y conserver les provinces conquises, en occupant Séville et en bloquant Cadix, pendant que Suchet, en Aragon, et Macdonald, en Catalogne, cherchaient à éteindre l'insurrection dans ces provinces. La ville de Valence, le dépôt, par lequel l'Angleterre soutenait les insurgés d'armes et de vivres, se rendit à Suchet le 10 janvier 1812 après un siège de trois mois.

Le bataillon de Neuchâtel occupa pendant quelque temps l'Estramadure, et le 17 novembre nous le voyons à St-Evagni del Alto atteindre Mina et sa bande après plusieurs jours de marches forcées.

Mina s'arrêta sur un point culminant à deux lieues du Tage avec une troupe de près de 800 hommes.

Le bataillon, sans être soutenu par d'autres troupes, l'attaqua à lui seul en gravissant péniblement une montagne rocheuse sous le feu meurtrier des guerillas. Ici encore les troupes neuchâteloises se signalent par leur bravoure, et leur nom s'inscrit glorieusement dans un des combats partiels de cette terrible campagne, combats si nombreux que les bulletins ont à peine le temps de les mentionner.

Le capitaine Preud'homme fut grièvement blessé dans cette affaire. — Cinq guerillas prisonniers, 6000 douros et 160 bœufs restèrent au pouvoir du bataillon de Neuchâtel.

Le roi Joseph était revenu à Paris et avait déclaré à l'empereur que ne pouvant faire le bonheur de l'Espagne, voulant être roi et non pas oppresseur, il renonçait à régner sur ce pays. — Mais forcé par la volonté de fer de Napoléon de revenir en Espagne, il reprit son sceptre si lourd et commanda les forces françaises en Espagne en qualité de généralissime jusqu'à ce que Napoléon, battu à Leipzig et à Hanau, eut replacé Ferdinand VII sur le trône de ses pères en vertu du traité signé à Valençay le 11 décembre 1813.

L'expédition de Russie venait d'être décidée. La reconstitution du royaume de Pologne devait être un des résultats de la campagne; aussi Napoléon lui donna-t-il le nom de seconde guerre de Pologne. Jamais invasion n'avait été préparée avec des forces si gigantesques. Une armée de plus de 600 mille hommes, divisée en dix corps, se mit en marche vers l'Orient de l'Europe.

Berthier, major-général de la grande armée, ne pouvait entrer en

campagne sans son escorte ordinaire. Le bataillon de Neuchâtel reçut donc, dans les premiers jours de 1812, l'ordre de quitter l'Espagne. Voici la teneur de cet ordre, adressé par le général Dorsenne au maréchal Marmont :

« Unas, 3 février 1812.

« Le major-général m'enjoint aussi de ne retarder, sous aucun prétexte que ce soit le départ de tout ce qui appartient à la garde impériale, infanterie, cavalerie, artillerie, le bataillon de Neuchâtel, le 4^{me} régiment de la Vistule et autres détachements. »

La grande armée arriva sur les bords du Niémen qu'elle passa sur trois ponts. La campagne s'ouvre par les victoires de Witepsk, Polotsk, où les régiments suisses se distinguèrent, et la prise de Smolensk, le 17 août. Le bataillon de Neuchâtel entra le 25 août à Smolensk et y resta jusqu'au 15 octobre. Le général Jomini, de Payerne au canton de Vaud, était alors gouverneur de Smolensk, et nous savons qu'il fut très-satisfait de la conduite des Neuchâtelois.

Un des biographes de Berthier (1) rapporte le fait suivant : C'est dans cette longue marche, des confins de la Pologne à Moscou, où tant de combats furent livrés, que Napoléon remarqua que le bataillon de Neuchâtel n'était jamais placé en première ligne par son chef d'état-major ; il en fit l'observation d'une manière piquante à Berthier : « Je ne vois jamais les *serins*, lui dit-il, vous les ménagez. » Quelques jours plus tard le prince de Neuchâtel mit son bataillon au poste le plus meurtrier ; un grand nombre de neuchâtelois restèrent sur la place. Après l'affaire, Napoléon dit gaîment à Berthier : « Aujourd'hui j'ai vu les *serins*. »

L'empereur, maître de Moscou après la bataille de la Moskowa, avait fait du Kremlin son palais impérial où il se proposait de passer l'hiver pour reprendre les opérations de la campagne au printemps ; mais le peuple de Moscou, donnant au monde un exemple de patriotisme immense en incendiant cette capitale, ruina par ce seul fait l'armée et les ambitions de Napoléon.

Alors commença cette mémorable retraite, unique dans l'histoire. L'armée et l'empereur évacuent Moscou et se retirent sur Kaluga et Smolensk, par le froid et la faim, poursuivis par des milliers de Cosaques ; — mais Smolensk aussi, comme Moscou, doit être abandonné, et l'armée continue sa retraite par Krasnoï. Là, Napoléon, pressé par les Russes, commence l'attaque, mais son armée décimée déjà, a peine à tenir contre Kutusof et Miloradowitch. L'artillerie ennemie placée dans un bois sème la mort dans les rangs français.

(1) Michaud. Biographie universelle.

Napoléon et Berthier à pied étaient sur la route entre Krasnoï et Katoowa, entourés par les bataillons de la garde et le bataillon de Neuchâtel, qui perd 60 hommes l'arme au bras et sans coup férir ; le commandant, M. de Gorgier, eut son cheval tué sous lui.

La retraite continue par Borisow jusqu'à la Bérésina. Les scènes d'horreur du passage de cette rivière glacée, les souffrances de l'armée, ses misères, ses dévouements sont passés à l'état de légende populaire. Nos lecteurs connaissent cette sombre épopée qui a arraché de si belles pages à tant d'historiens. Nous n'avons donc pas à refaire l'histoire de cette marche sanglante et douloureuse. Nous n'indiquerons plus dorénavant que les points où les troupes neuchâtelaises furent engagées.

Le major-général fit passer son bataillon un des premiers sur les ponts construits par l'armée sur la Bérésina, ce qui s'effectua avec assez d'ordre. Ce ne fut qu'à la fin du passage qu'eurent lieu les scènes d'horreur qui en ont fait un événement si lugubre.

A Smorghoni, l'empereur réunit autour de lui quelques chefs de l'armée, Berthier, Eugène, Ney, Davoust, Lefèvre, Mortier, Bessières et Duroc. — Il confie le commandement à Murat et part à Paris, accompagné de Duroc, Mouton et Caulaincourt.

Marchant péniblement au travers de la Pologne, ce qui reste de l'armée française se trouvait au 1^{er} janvier 1813 derrière la Vistule. La retraite continue sur l'Oder en février et sur l'Elbe en avril.

(A suivre.)



NOUVELLES ET CHRONIQUE.

Le département militaire suisse a adressé aux autorités militaires des cantons la circulaire suivante, en date du 26 octobre écoulé :

Tit. ,

Le département est à même de pouvoir céder aux cantons cette année aussi un certain nombre de chevaux de régie pour le perfectionnement des officiers dans l'équitation. Les chevaux seront disponibles jusqu'à la fin de février et le département se réserve d'en faire une répartition équitable pour le cas où un nombre de chevaux plus considérable que celui disponible serait recherché pour une même époque du 7 novembre 1858. Les conditions sont les suivantes :

1^o Après la clôture des écoles militaires les chevaux du dépôt doivent, avant d'être cédés pour les leçons d'équitation des officiers, avoir une relâche de quelques semaines, pour reprendre des forces. De même il doit être avisé à ce que